

Tristan Abouda

Mayotte 2074

*Une sombre enquête sous haute
tension...*

Ce livre a été écrit par Tristan Abouda et publié par « Bookelis », puis distribué par la maison d'édition « Hachette ».

Couverture : Tristan Abouda

Illustrations : Tristan Abouda

ISBN : 979-10-424-1680-5

© Tristan Abouda

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

SOMMAIRE

PROLOGUE.....	9
CHAPITRE I.....	19
CHAPITRE II.....	55
CHAPITRE III	83
CHAPITRE IV	95
CHAPITRE V.....	113
CHAPITRE VI	145
ÉPILOGUE	155
REMERCIEMENTS	169



PROLOGUE

Le monde a changé, il s'est organisé différemment de ce qu'ont connu les hommes du vingtième siècle.

Après la fin de la troisième guerre mondiale de 2027-2030, les pays qui y avaient participé rêvaient d'union et de paix. Ils décidèrent alors de s'associer afin d'avoir des règles de vie communes et de s'entraider en cas de problèmes économiques.

Ainsi, ces anciens pays traditionnels s'organisèrent en une unique nation, portant le nom de leur continent de rattachement géopolitique : « Europe. »

Les présidents, premiers ministres, et autres monarques dirigeants des anciens États cédèrent un à un leurs pouvoirs au profit d'un unique gouverneur d'Europe, ex-citoyen de l'ancienne France, seul pays détenant officiellement la bombe atomique et assez raisonnable pour ne pas s'en servir.

La langue commune devint l'Européen, un savant mélange d'anglais, de néerlandais, de langues latines et de créole. L'Européen fut enseigné à l'école, et entièrement adopté en quelques générations.

Les caisses communes et la puissante armée d'« Europe » faisaient pâlir d'envie, mais également de crainte, les autres pays subsistants. Quarante ans plus tard, les autres nations l'imitèrent, puis adoptèrent son organisation.

Ainsi naquirent rapidement et successivement « Amérique », « Asie », « Afrique », « Océanie » et « Union des Nouvelles Arctiques (UNA) ». Une unique monnaie mondiale apparut, en l'espèce du Crédit Euro-Dollar (CED), communément appelée en argot populaire : « CEDDIES. »

L'avancée fulgurante de la technologie n'endigua en rien les inégalités effectives des différentes classes sociales et économiques.

L'aboutissement, la prolifération, et la banalisation des armes létales, contribuèrent également à l'escalade exponentielle de la

criminalité. Les voyous devenaient de plus en plus durs et la délinquance de masse davantage juvénile.

« Europe » fut la première à s'organiser en conséquence.

Sa Police Fédérale s'articulait en deux entités distinctes : l'Agence de Police Pacificatrice (APP) et le Bureau Territorial d'Investigation (BTI).

Les agents de l'APP devinrent de véritables guerriers urbains, systématiquement assistés d'Unités Mobiles Robotisées de deuxième génération : les UMR2. Ces Androïdes armés jusqu'aux dents, bien qu'ils en soient dépourvus, étaient dotés d'une intelligence artificielle élaborée, capable de discernement.

Les investigateurs du BTI, quant à eux, travaillaient toujours de manière conventionnelle, bien qu'également assistés par des outils numériques aux capacités intellectuelles invraisemblables.

Les banlieues et campagnes, nouveaux cocons des classes aisées, étaient sécurisées à

outrance tandis que les mégaloïoles étaient complètement délaissées.

Dans ce contexte dystopique, la Police Fédérale était le dernier rempart aux atrocités inimaginables dont étaient capables les populations vivant en marge de la société usuelle. Dans les situations inextricables, la Section d'Assaut à But Spécial (SABS) était envoyée lorsque les mots devenaient inutiles. Ils étaient sobrement surnommés « Les Tueurs », parfois même par leurs propres collègues. Il s'agissait de la seule unité véritablement crainte de tous, et de facto, respectée par l'ensemble des quidams.

Le territoire insulaire de Mayotte, province d'Europe, ne faisait plus rêver personne, les images paradisiaques qu'elle évoquait n'étaient plus qu'un lointain souvenir, tel le spectre d'une idylle lointaine.

Petite île en forme d'hippocampe, perdue au milieu de l'océan Indien, ses paysages de rêve laissant flotter le doux parfum des Ylangs-Ylangs jaune vif et ses eaux transparentes aux teintes turquoise avaient

cédé la place aux couleurs sombres et rougeâtres laissées par le soufre, les cendres, et les larmes de sang.

Les rangées de toits disparates en tôle métallique des habitations de fortune locales étaient concassées et grossièrement assemblées tels des jouets d'enfants, de surcroît délabrées par les nombreux tremblements de terre provoqués par un gigantesque volcan sous-marin.

À l'origine formée d'une terre principale et de son îlot annexe, seule la grande sœur avait survécu aux affres de la nature.

Cette nature ingrate avait été renforcée dans son projet conquérant par la criminalité, l'insalubrité et l'affligeante pauvreté qui y régnaient en grandes maîtresses. Les bandes rivales armées, souvent constituées d'enfants guerriers, se disputaient des quartiers au prix de leurs vies.

Pour une raison inexplicable, Europe continuait d'y envoyer régulièrement des fonctionnaires essentiels à la civilisation, et indubitablement, ses forces de l'ordre. Comme les candidats ne se bouscuaient pas,

Europe les employait en contrats de courte durée, rémunérés au prix du mercenariat.

À l'ère des tours gigantesques de cinq cents étages en fibres de carbone blindé, ils devaient se contenter ici d'habitations sommaires, constituées de bois et de tôles froissées, sans eau courante. Seuls quelques bâtiments d'intérêt public échappaient à cette règle, une touche de modernité au cœur d'une zone redoutablement hostile.

À dix-huit heures, le soleil écrasant cédait avec ponctualité sa place à l'obscurité totale de la nuit, dominante dans sa toute splendeur, autant qu'effrayante. Une lumière crue, presque aveuglante, inondait les façades des bâtisses. C'était un amalgame fait des néons des devantures et des flashes des gyrophares. Le tout se reflétait dans les flaques d'eau qui jonchaient le sol infertile.

Un phare vous guidant à travers la terreur de l'ombre pour certains, un avertisseur lumineux dissuasif pour d'autres ; ce qui était sûr, c'est que personne n'était assez téméraire pour arpenter seul un de ces

nombreux dédales démunis de leur, quelle qu'en soit la raison.

La population locale, bien que très hétéroclite, ne se mélangeait pas, ou seulement à l'occasion de quelques ravitaillements ou autres cérémonies de vie courante imposées. Quelques âmes bienveillantes tentaient bien de se mêler ou d'aider les populations démunies, à leurs dépens : ceux qui le faisaient le regrettaient souvent amèrement.

Une fois par semaine, les employés de l'hôtel de ville se chargeaient de distribuer les bouteilles d'eau potable en place publique. Triste spectacle d'un ballet incessant de morts-vivants s'étant résignés à effectuer cette pénible contrainte, nécessaire et primordiale à leur subsistance en ce bas monde.

C'était là l'occasion idéale des malandrins pour dérober facilement quelques cyberphones aux plus pleutres, et pour couper la main à coups de machette aux plus récalcitrants.

La plupart des habitants s'étaient imaginé pouvoir vivre sans eau courante pendant quelques mois, qui s'étaient rapidement transformés en plusieurs années qu'ils ne devaient qu'à leur passivité latente.

Les douches ne manquaient pas à certains, les maladies de peau en décourageaient d'autres... Mais la plus grande difficulté à laquelle personne n'avait vraiment songé était l'obligation de transformer les moindres recoins de l'île en latrines géantes, où les déjections quotidiennes côtoyaient les ordures ménagères régulièrement abandonnées auprès des arbres effeuillés.

La routine s'était installée. On s'était résigné à l'insoutenable. Tout changement paraissait inimaginable. La vie suivait son cours au sein de Mayotte la délabrée, l'abandonnée, celle qui n'avait ni pu, ni voulu, évoluer depuis soixante-dix ans.

Ce mélange extrêmement atypique de technologie et de barbarie primaire ne pouvait laisser personne indifférent. Les maux de cette maladie urbaine proliférante nécessitaient un remède efficient.

